

Le Journal de Robert Levesque

CARNET XXXVIII
28 juillet 1946 — 18 janvier 1947
(suite ¹)

4 oct.

Fini enfin ce matin avec Gatsos la révision de *Sibylla*. Amorcé en l'attendant au café la traduction de Kavafis. Rien n'est plus subtil. La place d'un mot, une inflexion conduisent ou arrêtent le courant poétique. Rien de plus opposé à Sikelianos où il faut donner toute la voix. Jouer ainsi plusieurs rôles me plaît ; dans cette quantité de traductions que j'ai faites il y avait un côté de comédie ; je me travestissais ; j'entrais dans la peau des auteurs (je retrouvais même leurs secrets de créateur). Expérience inestimable — et dont il faut sortir... J'ai assimilé la Grèce par les Grecs, ou plutôt par ses poètes, et je pressens le grand déchirement du départ. Pourtant, la Grèce, je l'emporterai (comme je traînais partout la France avec moi). Et même en quittant ces rivages je saurai de manière certaine que j'y laisse mon nom. Mais qu'importe. Il se jouera dans ma chair, dans le moi vivant, une rupture inévitable. Ma seule consolation sera de l'avoir voulue. Il me faut maintenant provoquer le destin et porter mes yeux ailleurs.

Trouvé au restaurant notre collègue R. qui tourne à la vieille belle... Rentré recopier dix pages de *Sibylla*, corvée que je m'octroie par petites doses. Nouvelle lettre de Roger, débordante d'affection, presque amoureuse. Il attend tellement de moi que j'en tremble. Je lui ai pourtant donné le meilleur, et les deux fois où je le vis, un soir au cinéma, un déjeuner au Bon Marché, je ressentis la joie la plus vibrante et une sorte d'émerveillement. Pourtant, je me sens vieux près de ses dix-huit ans.

1. Les carnets I à XXXVII (1931-1946) et le début du cahier XXXVIII ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les n^{os} 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, 98 à 111, 113, 117, 118, 128, 129, 133, 134, 137, 139 à 141 et 143/144 à 154 du BAAG.

Entre Jouhandeau et moi (quelle admiration passionnée en 1926, 27...) il y avait la même différence.

Je pense avoir traduit tout ce qui compte en grec.

Repris (comme si elle m'avait jamais quitté) par la passion de rôder ; adorable automne, langueur ; la première pluie, que tous les poètes grecs ont chantée, n'est pas encore tombée. Dans mon déchirement de quitter la Grèce, il y a aussi l'angoisse de rentrer à la maison, où tant de changements m'apparaîtront... Merveilleuse aventure tout à l'heure, un adolescent, la grâce même ; il m'offrit une tendresse à la fois reconnaissante et désespérée. Il frémissait et semblait enchanté. Ses effusions étaient pures, mais combien affectueuses. Son visage était d'une bouleversante douceur, et que dire de sa démarche, de sa légèreté que je découvris soudain en le voyant partir. Il faisait mille vœux pour me revoir — ah ! quel idiot je fus de ne pas lui donner de rendez-vous ! Peur stupide des engagements — alors que dans les trois semaines qui me restent à passer à Athènes je serai maître sans doute de toutes mes soirées.

5 oct.

Vu Millieux à l'Institut : question de mon départ. Millieux, fort gentil. Mais nous n'avons plus grand'chose à nous dire ; au moins nos deux destins sont maintenant mieux définis, et il n'y a plus de raison de heurt.

6 oct.

Appelé ce matin au Phalère pour corriger sur place la fin du bouquin. Très longue après-midi chez moi. Lu quelques numéros de la *Revue de Paris* (effroyable charabia de Marc Chadourne).

7 oct.

Corrigé de nouvelles épreuves. Repris en déjeunant les poèmes de Kavafis ; il y faut une patience infinie, tant la musique des vers est fuyante, imperceptible. La moindre fausse note rompt le fil.

Je vais chez Charles Roux pour rencontrer Mlle de la Baume. Réunion nombreuse. On papillonne, on ne dit rien. Je n'aime guère que les tête à tête, ou du moins les rapports vraiment personnels. Charles Roux me déclare qu'il n'a point dormi le jour où je lui confiai *Domaine grec* qui devait prendre l'avion du lendemain. Ça se lit, paraît-il, comme un roman, surtout les notices qui sont pleines d'aventures et de piquant et qui arrivent à composer un tableau...

8 oct.

Passé toute la matinée chez Dimaras. Très profitable. Il me demande de lui lire les trois odes que j'ai traduites, et découvre quelques erreurs que n'avait point vues Katsimbalis. Il me faudra soumettre à quelqu'un

le théâtre crétois et *Erotocritos*. Vu Katsimbalis un moment, mais sans oser lui dire ce que je pense de cette « invasion rhétorique » (Palamas). Encore traduit quelques vers de Kavafis. Passé chez Aravantino.

Depuis un certain temps je ne manque pas de chance. Les aventures viennent en série ; une chair joyeuse rayonne ; elle polarise les désirs, elle attire l'amour. Tout cela est d'ailleurs un peu dramatique ; on se prend au jeu ; on veut toujours davantage ; les inépuisables ressources de la vie nous confondent...

9 oct.

Mis au point et recopié les poèmes de Kavafis. Donné à dactylographier la préface sur Alexandrie. Je l'ai relue et j'ai pu effacer les dernières traces de pédantisme. Causé un instant avec Chamoux à la bibliothèque ; parle de littérature comme un pion ; fulmine contre l'obscurité des modernes etc. ; s'en prend à Mallarmé, prône Jules Romains ; tranche avec beaucoup de certitude et d'un ton qui n'admet point de réplique (je le trouve d'ailleurs trop drôle pour avoir envie d'objecter). Lettre de Téotokas ; il est à Paris où le *Démon* va paraître, mais enrichi d'une préface de Castanakis, ce qui le révolte car ni le monsieur ni Stock ne l'en avaient prévenu. Passé deux heures avec Gatsos qui veut bien revoir avec moi les traductions crétoises. En déjeunant, commencé, tout malgré moi, la préface du *Trésor*. J'aime beaucoup les œuvres qui se déclenchent ainsi, celles qui tombent d'elles-mêmes comme un fruit. Jamais un journaliste n'aura pareilles joies.

10 oct.

Apporté les corrections nécessaires à Kalvos (Dimaras) et aux Crétois. Naturellement l'imprimeur n'a pas livré le bouquin. Déjeuné chez Mme Colombos. Qui aura envie de l'aider après mon départ ? Longue visite à Ghika ; nous traduisons quarante vers de l'*Odyssee* qui doivent figurer dans l'édition illustrée. Soirée chez Papatzonis. Je lis entièrement le long poème de Romanos ; ce texte est vraiment beau, ce sera une des beautés du *Trésor*.

11.

Remanié Romanos. Tenu compte des conseils de Papatzonis. Espoir de finir avec Gatsos la traduction de Kavafis. Enfin quelques exemplaires du bouquin sont sortis ; Katsimbalis en envoie aussitôt un paquet à Knos (helléniste suédois qui a pris en main la candidature). J'en fais adresser un à Österlins, secrétaire de l'Académie, par la valise suédoise, un autre à Valaoritis (à Londres) — il écrivait l'hiver dernier tout un article sur mon travail en Grèce ; un autre encore à Aravantino,

qui m'a terriblement aidé ces six derniers mois. Offert à l'Institut une flopée de bouquins grecs de tous formats et de tout acabit que m'envoyèrent les auteurs ces dernières années. C'était sans doute à fin de traduction. Je n'en ai lu aucun. Aussi, sans doute, tous ceux que je n'ai pas traduits me regardent-ils comme un monstre. Chaque Grec se croit digne d'une gloire internationale.

12.

Recopié le morceau de Kazan (*Le Roi Taureau*)... Reçu un mot d'Étiemble, qui attend fin octobre mon *Alexandrie* à Alexandrie. Aussitôt mes cours finis, et la tête assez cassée, monté à Kefissia offrir à Sikelianos un exemplaire du bouquin. Je lui demande aussi d'en signer un pour Éluard (qui a fait la préface) et un pour moi ; ce dont il s'exécute pompeusement. Le poète va beaucoup mieux, et aussitôt la vivacité, l'émotion, je dirais même l'humanité réapparaissent... Naturellement, la conversation ne roula que sur le Prix, la Suède, l'éventuel voyage à Paris etc. Mais je m'amusai à lui donner (et à sa femme) de petits conseils. Je le mets en garde contre les sollicitateurs, offres alléchantes d'éditeurs etc. Je crains que Sikelianos, dont la vanité ne sait rien refuser, ne se fasse plumer. Nous parlons du Prix comme s'il était accordé...

Devant la bonhomie de Sikelianos et même sa cordialité, je me sentais tout disposé à atténuer ce que je veux dire de son « néronisme » dans ma préface à *Sibylla*, et de son emphase (contraire à la Grèce authentique) dans la préface au *Trésor*, mais il y a moyen de tout dire doucement, ou plutôt de suggérer sans trop de roserie...

13.

Journée consacrée à Kavafis. Traduit trente-trois poèmes à l'aide de la traduction de Dimaras. Mais combien peu poétique et pas toujours fidèle ; alors que c'est la fidélité qui est souvent la plus expressive... Il me faut maintenant travailler dans le silence ces textes, puis les soumettre à Gatsos. Et ainsi j'aurai terminé le cycle grec.

14.

Je devais vraiment m'arracher à Athènes ; peur d'y piétiner ; ces derniers temps on commençait de me « commander » des traductions... Je crois pouvoir dire que je quitte une « situation », par amour de ma vie. Rencontré Katsimbalis qui envoie en Suède paquets sur paquets de mon *Sikelianos*.

16.

Gide espère me voir avant son départ. J'apprends par J. S. que le film de *La Symphonie pastorale* connaît un énorme succès. Jacq[ueline

Muller-]S[chidun] a eu l'idée d'aller voir Gide au début d'octobre. Toutes les paroles qu'elle me répète me sont bien douces, encore qu'à cette date Gide eût appris que Mauriac avait de grandes chances pour le Nobel, et qu'il ne craignît pour moi une déception.

17.

Réveillé par un coup de téléphone. Sikelianos me demande de passer le voir chez les E. Ce qu'on attendait est arrivé : le gouvernement grec a adressé une note contre lui aux Suédois. Le procédé est certes ignoble ; c'est la pire réaction et la haine qui la dictent. Néanmoins (et je le dis) Sikelianos avec les proclamations, les déclarations rédigées et signées ces derniers mois a tout fait pour provoquer ces gens. Il me demande conseil. La meilleure riposte est que tous les chefs de partis démocrates, libéraux etc. écrivent une contre-déclaration pour attester le patriotisme de Sik., son rôle national etc. Je perds une heure à catéchiser le poète qui aujourd'hui « n'en mène pas large ». Rentré traduire durant deux heures du Kavafis.

18.

Chez Icaros, un Américain qui s'est mis à traduire les poètes grecs vient à moi avec mes quatre derniers livres ; il demande une signature...

Le prix Nobel est dans l'eau pour cette année ; Katsimbalis vient de recevoir les renseignements les plus précis : 1° Mauriac est le favori, 2° on ne connaît pas encore assez Sikelianos², 3° les candidatures intempestives des Grecs ont déconcerté l'Académie suédoise.

Milliex m'offre le livre qu'il a fait paraître en France, recueil d'articles pleins de bonne volonté mais dont bien des choses me heurteront. Néanmoins (et ça vaut mieux) je n'aurai point le droit de foncer contre les « philhellènes », ça semblerait hargneux. Il semble à présent assagi, un peu amer comme un homme qui fut douché et découvre que les choses ne sont pas si simples.

Rentré travailler Kavafis (ça marche ; aussitôt à Paris je ferai taper les poèmes et remettrai le manuscrit à *Charlot*). Le jeune secrétaire de l'École a quasi terminé *Alexandrie*.

19.

Vu à midi Sikelianos déjeunant seul au restaurant. Il venait de voir Katsimbalis (et la lettre de Teotokas donnant tous renseignements). Certainement déçu, les yeux même assez brillants (comme s'il allait pleurer), mais tout de même crâne... Désire s'enfermer loin du monde, se montre

2. Jamais on n'a donné le prix du premier coup.

assez revenu de la politique. Ne pense plus qu'au travail. « Une personne importante, déclare-t-il, me disait : “Eh ! quoi, Levesque nous quitte ! Il ne faut pas le laisser partir. On doit lui offrir un poste à l'Université.” Ah ! répondis-je, il suit la voix de son cœur. Un homme pareil doit être libre. Rien ne peut l'arrêter !...» Et il ajoute qu'il descendra spécialement à Athènes avant mon départ.

Relu *Alexandrie*, et envoyé à Étiemble... Soirée d'adieu chez Arantino. Assez parlé ; il le fallait ; on m'écoutait. Je me faisais l'effet d'un pantin...

20.

Passé chez Tsaroukis, revu une dernière fois ses tableaux qui expriment avec tant d'intensité la frise que j'ai aimée (ou aussi bien *Alexandrie*). Nous sortons ensemble ; admirable ciel d'hiver ; pureté des lignes ; nuances. En sortant de chez Tsaroukis j'ai toujours trouvé le paysage admirable (de même en sortant du Louvre etc.). Tsaroukis me conduit à une petite église de style Empire où est enterré Canaris ; des médaillons de feuillage, peints sur les murs, entourent le nom des victoires du héros, et des couronnes de laurier, que chaque année l'on renouvelle, entretiennent le souvenir. Très émouvant, très Kalvos ; j'en tirerai parti. (C'est le hasard qui nous conduisit à cette église ; mais voici longtemps que je ne crois plus au hasard.)

Déjeuné avec Jacqueline S. Compagnie charmante. Fait avec elle une course en banlieue, assez près de l'Hymette qui s'étalait dans sa gloire. Lu avant le dîner *Bloc L*, pièce de théâtre de Venezis, assez mélodrame.

Je m'endormis un moment sur mon lit ; puis en me réveillant (il n'y avait pas de lumière) je sentis quelque angoisse à l'idée du départ. Cette chambre où j'ai vécu durant cinq ans, aujourd'hui toute encombrée de paquets, déjà ne m'appartient plus... Du moins ce départ est-il profondément libre, et comme fatal. Je sais que le destin me le commande. Je m'en vais par devoir. Lu du Montesquieu, les *Cahiers* publiés par Grasset ; moins inédit qu'il le prétend, mais lecture exaltante. Rien de comparable avec les pâles nouveautés du jour. Rendu pour la dernière fois visite à Mme Athanassiadès. Évoqué nos veillées de l'occupation et nos longues causeries. Admirable beauté ; voilà tout ce qu'il faut quitter... Atmosphère de guerre civile embryonnaire (ceci pour me consoler). Peu de rôdeurs ; le froid est venu ; de la police un peu partout. Mais le plaisir (à travers les mailles) reste possible, et grisant.

22.

Je suis tout de même assez plein de curiosité. Je ne sais quelle vie m'attend, ou plutôt quelles parties de moi-même vont se mettre en œuvre à Paris... Matinée avec Paraskos enfin réapparu ; revoyons une vingtaine de poèmes ; en général il est satisfait, mais ses remarques, la place d'un mot qu'il faut changer, une nuance qu'il signale transforment mes traductions. Je suis très satisfait de lui. Reçu une dizaine d'*Arche* publiant la conférence que Gide fit à Beyrouth et à laquelle je l'aidai un peu...

J'étais allé l'après-midi au Pirée. Surpris par le mouvement du port, les caïques revenus, les mâts encombrant l'horizon. Beaucoup de vie au Pirée... Impression d'unité, de santé. Une sorte de sensualité marine très méditerranéenne. Je ne me rappelais pas que ce port eût tant de charme.

23.

Visite d'adieu aux archéologues. Causé près d'une heure en tête à tête avec Pouilloux. Nous aurions pu être amis. Il semble avoir confiance dans la jeunesse de France et ses ressources, encore que cette jeunesse soit sans maître, mais il lui semble qu'elle aime la vie et y croit, et par là qu'elle s'éloigne de Sartre. Paraît regretter que Gide n'ait plus de prise sur la jeunesse, ou qu'il s'en désintéresse. Je n'ai pas de peine à répondre en citant sa conférence de Beyrouth. Pouilloux, de formation protestante, place les problèmes moraux au premier rang. J'aime un certain frémissement de sa pensée et de son élocution, et puis il a le goût véritable des lettres...

24.

Visite ce matin à Venezis. Il se confond en remerciements pour ce que j'ai fait durant mon séjour en Grèce. Vu Charles Roux qui m'envoie ce matin le récit de sa traversée de l'Espagne en 1942. Snobisme et esthétisme. Miroir assez fidèle de ce garçon précieux, compliqué, et religieux. Manque de style, et par conséquent de personnalité. Très instructif pour moi. Pas assez original pour rejoindre l'universel. Certains tics, que j'ai peut-être parfois, m'ont paru dans cette plaquette insupportables. Trop de choses ne sont mises là que pour l'auteur, ou pour la galerie. Visite à la Sablière, qui se figure que j'ai embelli, amélioré les poètes grecs. Conversation nourrissante, d'autant plus qu'elle me heurte. On va faire à Athènes une exposition Ghika, au British Council, et Ghika me demande pour le catalogue la notice que j'ai écrite sur lui.

Visite de D. J'essaie de définir mes rapports avec la Grèce, et

comment par l'esprit je suis arrivé à aimer ce pays. Je trouve en rentrant le texte d'une protestation qu'on veut envoyer au ministre américain à l'occasion du 28 octobre, contre les injustices de la Conférence de la Paix. La Société des Gens de Lettres, qui a envoyé un émissaire à 10 h du soir, me prie à l'unanimité de lui rendre ce « dernier grand service ». Il m'est pourtant impossible de décliner l'honneur...

En mer. 27 oct.

Quitté Athènes sans anicroche. La traversée s'annonce morne... Déjà revu les morceaux de Kavafis. Curieux comme la stricte fidélité permet au mieux d'atteindre à la poésie. (Il me faudra écrire quelques pages sur l'art de traduire, et signaler que pour des raisons esthétiques, et intuitives, il m'est arrivé souvent de dire à des Grecs qui m'aidaient qu'ils se trompaient, tel mot, telle nuance, telle idée étant impossibles en cet endroit. Il m'arrivait aussi de prendre les devants, de deviner le mot ou l'idée...)

Jacqueline S. voulut me conduire au bateau. J'avais passé la matinée à recopier pour Ghika les résumés de l'*Odyssée* (on doit les traduire en anglais). J'avais pu me dégager du message des Gens de Lettres ; Sikelianos s'était montré choqué qu'on m'eût demandé ce travail au moment du départ. Il descendit de Kephissia pour déjeuner avec moi. Il semblait ému (mais aussi ennuyeux que d'habitude, et j'avais peu envie de parler). Il me conduisit à la porte du Parthénon (que j'avais le désir de revoir) et m'embrasse par deux fois au pied de l'Acropole. Passé là-haut une demi-heure et dormi quelques instants sur un banc. Petite visite à Dimaras, puis derniers adieux à l'Institut.

Paris, le 27 novembre.

Enchanté d'être libre. Encore vu personne (sauf Gide, Étienne, Saillet et Adrienne Monnier ; Frère tout récemment). Je craignais de ne pouvoir point travailler à Paris, et en fait c'est mon seul plaisir. Écrit ma préface au *Trésor lyrique* (14 pages), et un scénario radiophonique sur la Grèce que m'a demandé Étienne. On m'a commandé hier un essai (*Courrier de l'Étudiant*) sur la Grèce actuelle et les Anciens. De jour en jour cependant, je me dépouille de la Grèce, je l'oublie, je me démobilise. Gide m'a parlé dès mon retour d'une sorte de voyage autour du monde (avec pour but Tahiti) qui le tente fort. Ce ne serait pas d'ailleurs aussitôt (il lui faut en ce moment faire répéter *Le Procès* chez Barrault). Mais d'ici deux mois peut-être, il semble en tout cas des plus excités... Même si nous devons partir ensemble, j'aurai le temps de terminer mes écrits grecs et de m'occuper de les publier. Nulles nouvelles des deux

éditeurs suisses... Merlier a vendu à Charlot *Séféris* et *Solomos* ; on a pris livraison.

Jacques était à Paris quand j'arrivai. Été avec lui voir les chefs-d'œuvre récupérés en Allemagne, et une sorte d'anthologie de la peinture française au Petit Palais. Déjeuné avec Gide et Fort, lequel est maintenant directeur de la Mission laïque. Passé quatre jours en Alsace. Bien vu la cathédrale de Strasbourg, rose ardente, teint rougissant de jeune fille. Journée à Colmar ; éblouissement devant les Grünewald dont je rêvais depuis plus de vingt ans (j'ai toujours devant les yeux les descriptions de Huysmans...). Déjeuné avec Théotokas.

28.

Perdu une heure ce matin à la Fondation hellénique. Le Directeur m'avait promis que les boursiers seraient présents et chanteraient pour l'émission radiophonique quelques Noël. Personne ne vint.

Déjeuné chez Étienne, à qui j'apporte le manuscrit radiophonique. Un ami de Noël était là (Jacques Le Grix), lequel parle de sa nervosité ; il peut être odieux les jours où il est fatigué, me dit-il, mais d'autres fois il est charmant. On me parle tant de son mauvais caractère que j'hésite fort à le voir. Passé trois heures à dicter le *Trésor*. Dîné chez Madeleine.

29.

Passé ce matin chez *Charlot*. Merlier les a cramponnés avec mes bouquins ; il voulait obtenir 100 000 francs de plus. Je les avais heureusement mis en garde ; prochainement ces livres seront distribués aux libraires.

Repris le manuscrit de Kazan, que je n'ai pas encore le droit de publier. Dîner chez les Cottez. Il me fait voir des poèmes et surtout un texte, « Le Canal », véritablement inspiré et d'une langue fort belle.

1^{er} déc.

Amusante conversation, l'autre matin, avec Amrouche, décidément assez provincial et doué de toute la prepotenza méditerranéenne. Il prend ombrage de la secrétaire de Gide (toquée qui en est amoureuse, mais fait du bon travail). Quand il lui reproche d'empiéter, on a l'impression qu'il se sent volé (me parle d'un projet de nouveaux *Morceaux choisis* que sans doute il est en train de réaliser mais dont la secrétaire est chargée). Déjà au Caire j'avais entrevu les rivalités de Guibert, Mariani etc., tout le petit monde qui gravite en Afrique autour de Gide en se jalouant.

Signé chez Charlot le contrat de *Kavafis*. Rencontré Roger Martin du Gard avec qui je prends rendez-vous. Depuis près de dix ans nous n'avons pas pu causer en tête à tête... Passé hier tout l'après-midi à

dictier mon bouquin, enfin terminé. 130 pages... Allons voir *Ubu*. Nombreuses scènes tombant à plat, mais de temps à autre des moments superbes. Non à la guerre, par exemple. Ça et là, des mots qui demeurent étonnants. Mais bien difficile et fatigant de suivre ce qui n'est pas composé. Ce matin dimanche, relu le *Trésor* ; très bonne impression.

Selon Étienne, mon scénario est bon, mais un peu trop écrit. Aucune inspiration pour l'article promis aux étudiants. Je ne voudrais pas le manquer car je pense aux garçons qui me liront...

2 déc.

Passé l'après-midi à la Radio. Corrigé sur place les insuffisances de mon scénario. On a pris son parti du ton très relevé que j'ai donné à mon texte (sans concessions, disait Étienne). (L'entretien sera précédé d'un chapeau expliquant au public que la Grèce requiert une certaine élévation, etc.) Écrit ce soir à Éluard, qui vient de perdre sa femme, à B., correspondant des Trois Collines (pour avoir des nouvelles du *Domaine grec*), et à Jacqueline qui m'apprend qu'on lui parle chaque jour de moi... Essayé de lire à Michel la tragédie de *Sibylla*. Terrible littérature : il manqua s'endormir. Ce sont des mots à n'en plus finir. Tout est noyé dans le boniment. Je doute que cette pièce soit publiable.

5 X^{bre}.

Convoqué par les Relations Culturelles, qui veulent connaître mes projets pour l'an prochain... Passé chez Gide. Pas des plus brillants. Il a voulu courir l'autre jour après un autobus, et s'est fatigué le cœur (de même au Liban son ascension des gorges d'Adonis, attiré par un petit berger...). Il était entrain de classer des lettres (à Drouin), et de faire copier sa correspondance avec Mallarmé. Paraît content d'avoir une occasion de sortir ; il me demande aussitôt de déjeuner avec lui, et commence par faire un brin de toilette. (Jamais je ne l'avais trouvé aussi vieux ; mais on sent en même temps que c'est accidentel.) M'avoue que *King Lear* qu'Olivier donne en ce moment à Paris lui est insupportable. Ce ne sont qu'antithèses, que déclamations forcenées et simplistes. Il pensait sans cesse : Comme cela devait plaire à Hugo ! Trouve Cordelia des plus irritantes qui, dès le début, provoque son père déjà plus que gâteau. Me conseille de voir le fils de Taha Hussein à Normale ; d'ajouter un mot dans mon *Kavafis* pour signaler que Yourcenar en parla la première, me fait lire trois pages du *Jeune homme endormi*, bouquin qu'il tenait à me faire voir (un gosse couché au lit avec son grand-père). Paraît plus que jamais intéressé par le sexe ; la fatigue n'empêche jamais rien

chez lui. Il m'avait remis son *Hamlet* avant de sortir ; accepté qu'on vienne enregistrer quelques phrases de lui pour une émission de radio. Trouve qu'Amrouche a des défauts très apparents, mais des qualités profondes. Paris, au début, ne vit que les défauts... *Le Procès* ne sera joué qu'en janvier, ce qui force Gide à rester à Paris ; il tient à diriger les répétitions. Ça l'amuse. Il ira ensuite passer une dizaine de jours à Fès, où il compte retrouver Herbart, lequel fait en ce moment une tournée en Afrique du Nord. Gide a déjà écrit à Si Haddou. Il reviendra à Paris fin janvier, et alors demandera à Herbart d'examiner la question du voyage à Tahiti. Non sans difficultés. 52 jours de voyage si l'on y va par mer, 30 jours de bateau si l'on prend l'avion jusqu'en Chine (au demeurant, des renseignements étonnants sur certaines îles). Gide demeure très excité par cette expédition. La question « contrôle des changes » l'inquiète néanmoins. Ce qui par-dessus tout lui paraît redoutable, c'est le compagnonnage en mer. Il faudrait, dit-il, avoir un long travail à faire — et quelques mousses. Crainte qu'au bout d'un certain temps on ne puisse plus se voir, que ce soit Herbart ou moi. À lui de choisir.

Commencé enfin mon article pour les étudiants : Grecs d'aujourd'hui et d'autrefois... On croit parler dans le vide, et puis de temps à autre on se découvre un lecteur (le directeur littéraire de Denoël, les deux jeunes gens au Ministère...). Soirée à *La Mégère apprivoisée*, assez beau rythme de la représentation (chez Baty). Commencé de lire l'*Hamlet* de Gide ; mais peu de désir de lecture ; la moindre page à écrire me mobilise tout entier. On me donne chez Denoël la correspondance de D'Annunzio avec son traducteur. Ces problèmes m'intéressent fort ; je me mettrai bientôt à mes notes sur l'art de traduire la poésie. Couru à Ste-Geneviève et dans le quartier Latin, mais sans succès, pour découvrir un texte de Schopenhauer contre les traducteurs signalé par Roger. Lettre de notre ambassadeur en Grèce... Lettre d'Egloff : on attend les épreuves de *Sikelianos*. Téléphoné à Noël ; tout à fait charmant ; projetant un déjeuner ; une collaboration à la radio, etc. Il est peut-être revenu de tous les faux amis que lui valut sa gloire.

7 déc.

Mon essai avance à pas très lents ; je procède par petites touches, mais souvent l'une détruit l'autre, et il faut alors tout reprendre. L'important est de donner l'impression de jaillissement. Visite aux éditions du Seuil. La maison édite une collection bilingue de poètes. Pierre Leyris, qui dirige la collection, sera là dans quinze jours.

Longue soirée chez Roger M. du Gard. Interrogatoire méthodique sur

la Grèce. Revient aux problèmes de la jeunesse, et à la faille qui se serait produite entre les deux générations depuis la guerre. Craint la collectivisation (les jeunes pensent en groupe, ils font tous partie d'un cercle etc.). Parle de Gide, et assez longuement de plaisirs. Chaleur très particulière des entretiens avec Martin du Gard. Difficile cependant d'en rendre compte : ce ne sont pas tant les choses qu'il dit que l'atmosphère qui les entoure, l'affectueuse cordialité qui en font le prix. Un des rares hommes près de qui on apprend quelque chose ; un homme qui ne dit rien qui ne découle d'une large expérience ou d'une façon particulière de regarder la vie...

10.

Terminé mon essai. J'aimerais communiquer à quelques jeunes gens le désir de voir la Grèce...

Vu aux Ursulines *Citizen Kane*. Manqué plusieurs fois de m'en aller.